

# LE VOL DE L'AIGLE

Ecrit par Luan Rama

Après cinq heures d'escale sur la piste de l'aéroport Charles de Gaulle à Paris, le petit avion Banderante et ses deux pilotes albanais décolle, agitant les ailes, grim pant vers un horizon gris. A son bord il transporte un passager inhabituel. Quelque chose de douloureux et d'insolite, le cercueil du corps d'un homme qui a tant désiré retourner dans sa patrie pour la fin de sa vie. C'était le corps glacé de Jusuf Vrioni.

L'avion quitte l'aéroport et survole maintenant très bas Paris, chose rare pour les Français, au-dessus de l'Arc de Triomphe, plus loin la Tour Eiffel, la Coupole de l'Académie française, le Dôme des Invalides, la Seine et ses péniches. Jusuf Vrioni n'a jamais vu à cette hauteur et d'aussi près cette ville si chérie où il a passé sa jeunesse. Il vole sans vie, pour un voyage qu'il n'a jamais désiré, pour un voyage que toujours il redoutait ces derniers mois, et auquel il refusait de penser: son retour après sa mort. Ce voyage funèbre, je ne sais pourquoi, me rappelle le voyage de l'aigle dans la légende albanaise, qui transporte quelqu'un dans le monde de l'au-delà et passe les frontières de deux mondes dans un grand sacrifice.

Jusuf Vrioni est mort la veille, par une belle matinée ensoleillée, où il pensait peut-être faire une promenade à Saint-Germain-des-Prés, espérant que sa santé le lui permettrait. La veille de sa mort, il m'appela chez-moi. Il voulait me dire quelque chose, mais encore une fois il se tu par fierté. Il avait la nostalgie de son pays, il souffrait. Triste, fatigué, il recherchait la paix. La paix dans le monde où il vivait, la paix avec la vie. La paix qu'il avait tant voulue avec tous les hommes et même avec ses inquisiteurs. La paix...

Ce matin là, le coup de téléphone d'Agi, sa chère femme, me fait accourir à son domicile, rue de la Croix-Nivert, quelque part près de la Porte de Versailles.

- Viens vite, je ne sais pas ce qu'il a, Jusuf ne me répond plus !

En arrivant, je me précipite dans l'ascenseur et entre dans sa chambre. Le corps de Jusuf bouge légèrement sur le lit, en formant une croix avec le lit, et son visage, évoque pour moi aussitôt les visages blêmes des peintures du Gréco. Je lui parle, je pose ma main sur son cou, je touche ses mains, ses pieds... mais non, Jusuf ne répond pas. Les yeux ouverts, vêtu de bleu, il regarde dans le vide de la mort.

- Jusuf est mort... Il est parti ! - dis-je à Agi.

Agi ne voulait pas croire que la mort pouvait être si paisible et si silencieuse.

- Mais il est encore chaud, me murmure-t-elle, choquée, ne voulant pas croire et ne sachant ce qu'elle fait.

- Jusuf, Jusuf ! ...

Elle cherche à le réveiller de ce sommeil lourd, éternel. Le visage du Gréco sous la lumière blanche du matin, ne lui répond plus. Il a quelque chose d'un saint. A côté de lui, sur sa table de travail, des livres, d'innombrables dictionnaires, un ordinateur,

ses derniers textes et deux dossiers où est écrit: Mira Meksi !...Ce sont les derniers contes de son amie qu'il était en train de traduire.

Après le passage des médecins qui viennent constater le décès, force est de conserver l'image de mon cher ami, et avec sa femme Agi et Luc Barnier qui ne tarde pas à arriver, nous commençons à l'habiller, à lui mettre sa belle cravate, et à le préparer pour son long voyage. Un coup de téléphone de Tirana. C'est le Président de la République qui est le premier à parler avec sa femme. Il déclare: "Vrioni était un maître de dimension nationale, libéral et démocrate, chevalier de la culture albanaise et de la culture française". Les coups de fil de Tirana se succèdent sans interruption, douloureux, avec des exclamations: "Ah !...Comment ?...Quand ?..." Je téléphone chez Ismail Kadaré à Tirana, mais personne ne répond. Dix minutes après c'est sa femme, Helena, que j'ai au téléphone...Tard, dans la soirée, nous plaçons son corps dans le grand salon de l'Ambassade pour qu'on lui rende les derniers hommages avant son départ. Ce soir là, de nombreux proches et amis viennent le saluer. Ils arrivent les uns après les autres, en s'étant communiqué la nouvelle, qui ne tarde pas à se répandre dans Paris. Le Conseil Exécutif de l'Unesco réuni en conférence, observe une minute de silence pour l'ambassadeur Vrioni. Des messages de condoléances de nombreuses personnalités affluèrent, de Boutros Boutros Ghali, de Bertrand Delanoë, maire de Paris, du président de la Fondation Robert Schumann, de la célèbre artiste des années 1940-1950 Micheline Presle qui, plus tard, envoie une lettre à Agi: "*Cher Jusuf, ami de ma jeunesse. Je suis très triste, le cœur en larmes et en même temps plein de souvenirs heureux et gais*". Les amis qui arrivent, le regard triste, lui font leur dernier adieu: l'ambassadeur Jacques Faure, l'actrice Macha Méryl, le metteur en scène Liria Begeja, l'écrivain Claude Arnaud, Horst Godicke, des ambassadeurs de l'Unesco, des intellectuels albanais, l'écrivain Yves Mabin, ses amis Pascal Hamon, le réalisateur Jean Louis Berdot, Michel Faure...Mabin arrive difficilement à se séparer de Jusuf. Il vient juste de m'offrir son livre de poésies: *Mémoire d'un temps éventuel* dans lequel il écrit:

*"Maîtres des souvenirs, les morts sont les maîtres  
Du regret nécessaire au sommeil des vivants "...*

Nous approchons ensemble du cercueil et pendant un instant il le voit au travers de la vitre. Le souffle coupé, blême, il fixe douloureusement le visage de son cher ami. Figés, silencieux, nous honorons notre ami, les yeux d'Yves se remplissent de larmes. Sous le coup d'une grande émotion il se retourne et sans saluer, toujours en pleurant, s'en va et se perd dans l'obscurité des escaliers, comme s'il avait perdu un membre de sa famille. Jusuf n'était-il pas appelé "mon oncle" et lui-même ne l'appelait-il pas ainsi?

*"La raison de vivre et la raison de mourir  
La présence a le poids et le goût de l'absence..."*

Deux jours plus tard, il m'envoie à l'ambassade ses notes sur Jusuf où entre autres il écrit: "*Jusuf l'Albanais. Nous n'avons à priori aucune raison de nous rencontrer, de nous connaître. Les circonstances qui dans une vie sont parfois défavorables, ont été favorables à notre amitié. Aussitôt vus, aussitôt amis. Et pour*

*toujours. Amis, de cette amitié qui fait qu'on se comprend sans avoir à parler, à s'expliquer, à se justifier. Nous admirions les mêmes valeurs. Nous donnions notre préférence aux mêmes priorités, aux mêmes nécessités. Nous nous moquions des mêmes prétentions. Nous étions émus par les mêmes événements. Nous savions aussi rire ensemble. Tu aimais ton pays. Tu t'inquiétais pour lui. Il était toujours au cœur de ton cœur..."*

\* \* \*

Nous survolons les plaines et les plateaux de France, quelque part au-dessus d'Auxerre, et en regardant derrière moi le lourd cercueil, de nombreuses images m'apparaissent. Parmi toutes ces images il y a toujours Jusuf, avec son sourire caractéristique et le plaisir qu'il donne à chaque interlocuteur.

- Allô? Comment vas-tu mon cher?...Ces mots qu'il prononce durant nos conversations résonnent dans ma tête.

- Bien! Et toi ? ... Alors, tu viens ?... On prend un petit whisky ?

Avec Jusuf notre conversation est toujours agréable. Nous parlons souvent français, et j'ai toujours admiré son français parfait et élégant, un français qui gardé le ton aristocratique des années 1940-1950, un français irréprochable et raffiné. Il venait souvent à l'ambassade, rue de la Pompe et plus tard, avenue Marceau, ou bien je me rend souvent à son bureau de l'Unesco, rue Miollis. Il se plaint toujours, car son bureau est si petit que deux personnes ne peuvent y travailler en même temps. Nous descendions au café de l'Unesco et nous discutons de l'Albanie, des événements politiques, de la diplomatie, de la vie, de l'art. Parfois, je lui donne à relire quelques lettres officielles à envoyer au ministre des Affaires Etrangères ou au Premier Ministre, pour qu'elles soient parfaites, et son avis m'est toujours très précieux. Il en fut ainsi pour un recueil de poésies: *Couvrez-moi avec un morceau de ciel* qui devait bientôt être publié en français. La conversation avec lui est vraiment passionnante, parce que pour n'importe quel problème ses connaissances sont étonnantes. Il aime discuter avec les jeunes, parce qu'il se sentait toujours jeune, jeune de cœur, malgré ses 85 ans. Quelquefois, il grimpe les escaliers en courant, cherchant à faire travailler son corps à la manière d'un sportif, comme autrefois dans sa jeunesse. D'ailleurs, quand il s'agit de sa jeunesse ou de l'époque durant laquelle il avait vécu en France, ses yeux brillaient d'un éclat particulier et la nostalgie le saisi. Cette époque l'a ravi par la magie et l'intensité des souvenirs de l'existence qu'il a vécue et il dit qu'elle été la plus belle partie de sa vie.

Il arrive à Paris un jour de l'année 1925, quand son père, Iliaz Vrioni, ex-Premier Ministre et ministre des Affaires Etrangères d'Albanie, été nommé ambassadeur d'Albanie en France. Ahmet Zogu vient d'être élu depuis peu Président de la nouvelle République albanaise. La légation s'était établi d'abord rue de la Pompe, mais plus tard, l'ambassadeur Vrioni avec sa famille alla s'installer au 11 bis, avenue Victor Hugo, tout près de la Place de l'Etoile. A cette époque précisément commence la vie parisienne de Jusuf: les études dans un des lycées les plus renommés de Paris, le

Lycée Janson de Sailly où dans une classe parallèle, étudie André Maurois; le sport sur les terrains de tennis du Bois de Boulogne; les vacances en famille à Evian, en Bretagne, près des châteaux au bord de la Loire ou bien à Merlimont près du Touquet. Ses écrivains préférés alors sont Proust, Claude Mauriac, Henry de Montherlant, André Gide. Même soixante-dix ans plus tard, il se souvient de ces jours où il lisait *La Condition humaine* d'André Malraux, ou bien *Voyage au bout de la nuit* de Céline. Jusuf a été sans aucun doute l'un des Albanais les plus intégrés dans la société française de cette époque. Sa vie est passionnante, avec sa soif d'apprendre, de savoir, de connaître la science et l'art, les énigmes des mathématiques et de la chimie. Durant ces années là, il joue au hockey et son équipe, avec pour capitaine Jacques Lacarrière, devient championne de France. Subitement, le 17 mars 1932, le lendemain du jour de ses 16 ans, son père mourut. Son corps fût reconduit en Albanie avec tous les honneurs du gouvernement français qui l'avait honoré de l'ordre de la Légion d'Honneur au titre d'Officier. Après la mort d'Iliaz Vrioni, la famille poursuit son séjour en France. Le jeune Vrioni est un étudiant accompli et connu dans les cercles parisiens. Il connaît ainsi Coco Chanel, l'actrice Micheline Presle, et d'autres personnages des milieux mondains. Après le lycée, il poursuit ses études aux Hautes études commerciales, (H.E.C.) une des Grandes écoles de France. Après le diplôme d'H.E.C., il s'inscrit à Sciences Politiques et pour un doctorat en droit. Mais les menaces de guerre approchent et arrive la guerre. L'Italie de Mussolini envahit le pays des Aigles. "Tous les jeunes Albanais, vivant à Paris, - racontait Jusuf, - se réunirent. Avec nombre d'étudiants, nous nous retrouvâmes à la légation et rédigeâmes un texte auquel je mis la dernière main et que je lus à la salle Wagram au cours d'un meeting pour la défense de l'indépendance de l'Albanie. Mais de jour en jour, il fallut bien se rendre à l'évidence, les puissances démocratiques manifestaient envers les événements d'Albanie, une indifférence qui nous affligeait". Au printemps de l'année 1939, il doit quitter avec douleur l'école et Paris. - "Je me souviens comme si c'était hier, racontait-il, quand j'étais avec une amie dans un restaurant connu, à la Tour d'Argent au bord de la Seine. Le lendemain, avec mon frère, Ali, nous allâmes à la gare de Lyon. Très émus et avec un sentiment bizarre de ce départ, nous embrassâmes le quai de la gare et nous partîmes pour Rome. C'était une sorte d'Adieu...

Le 5 août 1939, Vrioni débarque en Albanie occupée par l'Italie fasciste.

\*\*\*

Après une courte escale à Bastia en Corse, l'avion s'élève à nouveau dans le ciel bleu en direction de l'Italie. Un peu plus tard on commence à distinguer la côte sud. A la nuit tombante, avec les lumières qui s'allument, on devine dans la demi-obscurité Naples, Capri et les petites cités de la baie de Sorrente. En poursuivant notre route, nous laissons au loin Bari et l'extrémité sud de la botte géante italienne. Au-dessous de nous s'étale l'Adriatique. Il fait nuit. Jusuf dort de son sommeil éternel. Il ne sait pas qu'il vole vers l'Albanie comme en 1939, quand il laissa les salons de Paris et de Rome pour rejoindre sa patrie occupée. "La guerre avait alors commencé et j'ai

rencontré Jusuf à Nice, - me racontait un jour un des amis de Jusuf, Robert Durant-Vienne, ancien élève-lui aussi d'HEC. - Que feras-tu maintenant que l'Albanie est occupée ? - lui demandais-je. J'irais en Albanie. Me répondit-il aussitôt. C'est là-bas mon pays ! Sa réponse me surprit."

"Autant Jusuf était patriote, autant il était européen, parce que sa vie avait été pétrie dans un creuset où se mêlaient les cultures, les langues, les sociétés. Cet homme dont la seule fierté avouée était de faire régulièrement moins de quatre fautes aux dictées de Bernard Pivot, connaissait si bien notre langue - et l'italien et le grec, et l'anglais - que l'on pouvait se méprendre sur sa véritable nationalité", - écrivait ce jour-là dans le journal *Le Monde*, l'ami de Jusuf, le journaliste José-Alain Fralon. Au moment où l'avion atteint l'Albanie, m'apparaissent ces lignes écrites d'une main douloureuse, les mots d'adieux d'Yves Mabin:

*"Jusuf le français ! Tu aimais la France, sa culture que tu connaissais parfaitement, sa langue que tu maîtrisais admirablement comme le prouve les inégalables traductions que tu as faites d'un des plus grands écrivains vivants dans le monde, ton ami, notre ami Ismail Kadaré. Tu aimais ce dialogue difficile, rigoureux, enrichissant entre ta langue maternelle et la langue française. Tu aimais tant cette langue que tu m'as confié qu'en prison, dans l'isolement, tu te parlais français à toi-même pour éviter de perdre la raison. Quel plus beau compliment faire à une langue qui était la tienne, car tu étais français aussi, comme sont français tous ceux qui parlent français et qui aiment ce pays partisan déclaré des libertés et des droits de l'homme."*

A l'automne 1991, le Ministre de la Culture de l'Albanie, Preç Zogaj, fait une visite officielle à Paris. Dans la belle salle du ministère de la Culture, rue de Valois, le Ministre de l'époque Jack Lang, donne un déjeuner auquel sont invités Ismail Kadaré et Jusuf Vrioni, ainsi que des écrivains français comme Alain Bosquet, François Nourissier, Yves Mabin et Robert Escarpit dont deux livres ont été traduits et publiés en Albanie. Yves Mabin est un des grands admirateurs de Vrioni. C'est lui précisément qui a fait tout son possible pour qu'après cinq décennies Jusuf puisse fouler à nouveau les rues de Paris. Cet événement a lieu juste à l'occasion des manifestations du bicentenaire de la Révolution française, fêté si majestueusement dans toute la France.

Je me souviens également de l'hiver 1992-1993, quand, accompagné de Liria Begeja et Luc Barnier, nous nous rendons à l'aéroport Charles de Gaulle pour accueillir Jusuf. Cette fois, il a été invité par l'éditeur de Kadaré, Claude Durand. De l'aéroport, nous gagnons directement l'appartement de Liria où il s'installe pour un temps assez long et trouve là un plaisir et un bien-être extraordinaire. Souvent le soir, nous nous réunissons entre amis, parmi lesquels il y a toujours Edi Rama, où Jusuf commence à raconter et à évoquer ses souvenirs. Il aime qu'on l'écoute. Dès qu'il sent le sol de Paris sous ses pieds, c'est comme si la capitale française l'attirait complètement avec sa grâce et sa magie, avec ses amis d'autrefois, les différents intellectuels, les rues qu'il connaît si bien avec les pigeons, ses souvenirs de jeunesse, les cafés de Saint-Germain des Prés ou de Montparnasse. En février de l'année 1993,

Jusuf revint à Paris. Maintenant, c'est devenu "un aller et retour" incessant, Tirana-Paris et Paris-Tirana. Cette fois il s'installe rue de Grenelle, chez ses amis Marta Albertini, arrière-petite-fille de Léon Tolstoï et Boris Dino, fils de l'ex-ministre des Affaires étrangères albanais à l'époque de Zog, qui est également son cousin par sa mère. C'est précisément là aussi, qu'au départ de Jusuf, j'ai habité moi-même pendant trois ans avec ma famille.

En mars 1997, dès son retour de Rome, je rencontre Jusuf chez Begeja. Cette fois, il est triste, inquiet et agité. Les événements de ce mois de mars à Tirana, l'ont bouleversé. A ses amis et à moi-même, en riant, il raconte cette histoire qu'une nuit de mars à Tirana on est entré chez eux pour les cambrioler. Quelqu'un l'a menacé d'un couteau en lui demandant de l'argent. Mais comment Jusuf pouvait-il avoir de l'argent? Son calvaire est vraiment triste et douloureux, bien qu'il le raconte comme une aventure: des coups de feu dans la nuit, l'ambassadeur de France Chrismant, son départ précipité avec Agi pour Durrës, Julien Roche qui a transformé sa villa en forteresse, l'hélicoptère militaire et le vol immédiat en direction de Rome. Souvent, il se rappelait son appartement dans la rue Naim Frashëri et les dizaines d'années qu'il avait vécues là-bas, la machine à écrire, le grand travail jusqu'aux heures tardives de la nuit, les nombreuses traductions, des romans successifs, des œuvres obligatoires d'Enver Hoxha, la peur permanente, Agi et Alain, son fils...

Je me souviens de cette année 1997 quand à Paris, au début de l'automne, on lui propose d'être ambassadeur d'Albanie auprès de l'Unesco. A ce moment là, Louis Barnier, le père du cinéaste Luc Barnier, met à sa disposition un appartement rue Olier près de la Porte de Versailles où, pour accéder, il faut traverser un jardin agréable et toujours vert. Cette proposition d'Ambassadeur grâce à l' "Alliance pour l'Etat" du gouvernement de gauche, est inattendue pour Jusuf, car même la droite de Berisha n'a jamais pensé à lui, bien que tous savaient qu'il a été un des intellectuels condamnés par la dictature. A ce moment là, en 1997, il ne pense plus qu'à passer tranquillement le reste de sa vie dans l'amour de l'écriture, des traductions et de l'amitié.

- Heu ! Que dois-je faire? - me demande Jusuf sans pouvoir se décider à répondre à la proposition faite.

- Bien sûr il faut que tu acceptes d'être ambassadeur, lui dis-je, ainsi que tous ses amis unanimes. Pour l'Albanie, sans aucun doute, il n'y a pas de meilleur choix, d'autant plus que, tu reviens sur les traces de ton père, qui lui-même a été ambassadeur d'Albanie ici à Paris. Ce fait particulièrement le fait réfléchir et le décide à accepter ce poste dans une institution telle que l'Unesco. Auparavant, dans les années 1960 - 1970, son frère, Ali, qui lui n'était pas retourné en Albanie, avait été une des figures dirigeantes de l'Unesco. Le jour où il prend ses fonctions d'ambassadeur, il sort de l'armoire un vieux sac en cuir avec lequel il commence son premier jour de travail:

- C'est celui d'Ali, me dit-il avec une nostalgie et une joie enfantine.

Tous saluent Jusuf, heureux de sa nouvelle charge. Dans la journée il est à l'Unesco, au milieu des ambassadeurs et des conférences, le soir il est auprès des textes qui l'attendent pour être traduits, dans son petit appartement, rue Olier. Plus

tard il trouve un appartement un peu plus grand, dans le même immeuble, mais cela suffisait à Jusuf, qui n'a pas de prétentions pour la grandeur et le luxe. L'ambassade d'Albanie se trouve encore rue de la Pompe et Jusuf vient souvent dans nos bureaux. Un jour une vieille amie me téléphone de Genève. C'est Claire Lucheta, une femme très intelligente, juive et cultivée, militante de la Licra, (Ligue de la Lutte contre le Racisme), que j'ai connue quand j'étais à l'ambassade en 1992. Elle a créé une association humanitaire et aide les enfants d'Albanie, les écoles...Ce jour-là elle me téléphone pour Jusuf. Un groupe d'amis a rassemblé quelque argent et a décidé de faire bénéficier Jusuf de la sécurité sociale, parce que jusqu'alors le ministère des Affaires Etrangères albanais n'assure pas ses employés et ses diplomates. Tous cherchent à faire quelque chose pour Jusuf.

En 1998 Jean François Deniau ancien ministre et député, membre de l'Académie française, romancier réputé et ancien ambassadeur, demande à l'Académie française de décerner à Jusuf un prix de la Francophonie. Sans aucun doute il est le francophone albanais le plus connu et il mérite un tel prix, plus que quiconque. Quelques mois après, Jack Lang, en qualité de Président de la Commission des Affaires étrangères de l'Assemblée parlementaire française organise dans une des salles de la rue de l'Université une cérémonie, où sont présents de nombreux amis, parmi lesquels Kadaré, Claude Durand, Macha Méril, Liria Begeja et Luc Barnier pour la remise de l'ordre de chevalier de la Légion d'Honneur.

Dans la vie de Jusuf une des choses les plus remarquables est sa modestie. Peut-être parce qu'il recherche toujours la perfection, ce qui chez lui est une valeur absolue et inaccessible. Modeste dans son apparence, modeste pour ne pas se mettre en valeur sur les podiums, réservé pour ne pas dire toujours "moi", même s'il est en droit de le dire, il est difficile de trouver quelqu'un d'aussi simple que lui. Difficile aussi de l'interviewer, car sa réponse est toujours: "Que puis-je dire?"... "Et que sais-je moi de plus que les autres?"

Pendant longtemps, le réalisateur Jean Louis Berdot et le producteur Michel Faure, auteurs de plusieurs films documentaires sur l'Albanie ont voulu faire un film sur la vie de Vroni. "Demande à Jusuf, - me disaient-ils, - pourquoi ne veut-il pas qu'on le filme. Un jour ils réussirent à le convaincre d'enregistrer pendant deux heures dans le salon de l'ambassade, rue de la Pompe, mais quand ils ont tenté de le filmer Jusuf refusa. "Un film de moi? Et qui suis-je? A quoi va servir ce film? - leur a-t-il répondu en riant. Une autre fois j'étais avec Luc Barnier, qui a une grande admiration pour lui. Lui aussi voulait faire un film sur Jusuf. "Peut-être que nous allons le convaincre, - me dit Luc. Nous avons trouvé une voiture, une lampe puissante pour l'éclairage, un magnétophone, une caméra, et avec Jusuf nous sommes partis chez un de ses amis avec qui il avait été en prison. C'était un réfugié politique arrivé à Paris en 1990, Lavdosh Sulo, originaire de Vlora, généreux et gentil, qui à ce moment là habitait boulevard Poniatowski. Avec Jusuf nous montons jusqu'au dernier étage de l'immeuble et nous entrons dans le petit appartement de son ami, avec qui il a passé plusieurs années au camp de travaux forcés, à Shtyllas de Fieri. Leur rencontre est très émouvante. Ils commencent à raconter leurs années de prison, à se souvenir de leurs

camarades, ceux qui sont vivants et ceux qui ont quitté ce monde, et à parler de différents épisodes douloureux. Luc filme et moi j'enregistre leur dialogue, tout en tenant la lampe d'éclairage. Après cette rencontre, Luc veut continuer à filmer d'autres épisodes de la vie quotidienne de Jusuf, mais c'est impossible. Jusuf refuse toujours.

Je me souviens aussi d'un épisode survenu lorsqu'il écrivait son livre *Mondes Effacés*, en collaboration avec son ami français Eric Faye, romancier et critique littéraire. Un jour Jusuf me raconte qu'il est gêné d'avoir reçu un acompte pour l'écriture de son livre de sa maison d'édition, sous l'impulsion de François Nourissier lui-même. "Bien sûr, à cette époque j'avais besoin d'argent, mais je ne voulais pas le dire et que l'on pense que j'écrive pour moi-même. Que diraient les autres?" Alors il commença à renvoyer l'argent reçu comme acompte, mais jamais la maison d'édition ne l'accepta. Les lecteurs français et plus tard albanais ont eu la chance de pouvoir lire ce livre très intéressant où Jusuf décrit l'itinéraire de sa vie. "Voici un destin hors du commun, celui d'un homme issu d'une grande famille albanaise de l'Empire ottoman qui a traversé les principaux tourments de l'Europe contemporaine, - écrit dans la postface du livre son éditeur des "Editions Jean Claude Lattès", - "Témoignage passionnant - celui d'une chute puis d'une conquête - d'un homme acteur et victime des mouvements culturels et politiques du siècle". Oui, *Mondes Effacés* est un livre impressionnant, où tout pique la curiosité, l'intérêt : son retour à Tirana, la rencontre avec sa mère et leur vie commune à l'hôtel Dajti, où de la fenêtre de l'hôtel on voyait le grand boulevard portant le nom de Mussolini, les mimosas qui embaumaient ces jours-là, puis la capitulation de l'Italie, l'entrée des Allemands qui envahirent l'hôtel, alors bourré d'armes, le départ de l'hôtel avec sa mère et la libération de Tirana.

Sur la couverture de *Mondes Effacés*, ou bien *Botë e Shlyer*, on est impressionné par la lourde chaîne de prison, avec un papillon, au bout de cette chaîne, qu'il tente de hisser vers le haut, dans une symbolique qui semble être la vie même de Jusuf. Une lumière d'espoir a voulu éloigner ce papillon de la cage de la prison.

\*\*\*

Maintenant nous survolons l'Adriatique et dans la cabine de pilotage des messages commencent à arriver des opérateurs albanais de la tour de contrôle de Rinas, l'aéroport de Tirana. Ils communiquent avec les pilotes de ce petit avion transportant ce passager inhabituel. Tout d'abord apparaissent les lumières de Durrës et du bord de la côte, puis celles de Tirana et enfin la piste de l'aéroport de Rinas qui brille comme une bande de lumière au milieu de l'obscurité. Il est presque minuit. Je suis songeur et soucieux, à cet instant où par le hublot de l'avion je vois des hommes sur la piste qui approchent de l'avion qui vient de s'immobiliser. En regardant le visage triste d'Agi, j'essaie d'imaginer ce retour jusqu'à Tirana, les gens nombreux, sa vieille maison dans la rue Naim Frashëri, cette ville où il a vécu environ soixante ans. Jusuf m'a souvent raconté son histoire la plus tragique, celle d'un jour d'automne de 1947, quand on l'arrêta sur la place de Tirana, alors qu'il se rendait à un rendez-vous avec la femme qu'il aimait. "C'était le 13 septembre... Quand je fus libéré de prison, je

me mis à la recherche de cette jeune fille. Mais elle ne m'avait pas attendu. Elle était mariée... A cette époque le Parti communiste préparait son premier congrès de 1948. On entendait partout des coups de feu. Après six mois d'interrogatoire dans la cellule, ils montèrent de toutes pièces un procès pour espionnage au service de la France. Je fus condamné à 15 ans de prison. Les prisonniers servaient à la reconstruction du pays, - murmurait Jusuf en souriant, en rappelant toutes ses années où il avait travaillé, en creusant la terre pour l'assèchement des marais de Maliq, pour les canaux d'irrigation, les mines, la construction de la piste de l'aéroport de Rinas."

Olivier Deprez, producteur de films et de spectacles, m'a raconté un jour une histoire étonnante, mais vraie. "Ce jour-là en 1997, je revenais d'Albanie pour Paris accompagné de mon ami Jusuf Vrioni. Nous passions la douane de Rinas, quand un des policiers demanda à Jusuf de payer la taxe de passage de dix dollars, qu'on demandait à tous à cette époque. Jusuf était surpris par cette demande et après une hésitation, il dit au policier qu'il ne la paierait pas. Le policier insistait, mais Jusuf aussi de son côté s'obstinait, jusqu'à ce qu'il lui dise à la fin: "Je ne veux pas payer une taxe pour un aéroport que j'ai construit avec mes bras comme prisonnier politique!"

Le policier stupéfait le laissa passer.

Après sa libération du calvaire des prisons, Jusuf Vrioni ne peut faire autre chose que de traduire... "La période la plus belle de ma vie a été la période de la prison, - m'avait - il avoué un jour. Etonné de cet aveu paradoxal je lui dis que je n'avais pas bien entendu, mais il avait ajouté: - Mais c'est ainsi. Sur le plan humain ce fut le moment où j'ai été vraiment face à moi-même et aux autres. Il y avait là-bas sûrement des espions et des fripouilles, mais il y avait aussi des hommes merveilleux".

Le lendemain de sa sortie de prison, dans un article qu'il lisait sur le roman *Le Général de l'Armée Morte* on disait que ce roman méritait d'être traduit. Il demanda à le lire aussitôt et dès les premières pages il comprit le génie de l'auteur, qu'il ne connaissait pas: c'était Ismail Kadaré. Pendant dix années, devant sa machine à écrire, Jusuf Vrioni se transforma en une ombre ou un fantôme qui traduisait les œuvres du grand écrivain. Personne ne savait qui traduisait ces romans "made in Albania", du *Général de l'Armée Morte*, aux *Tambours de la pluie*, et successivement *Chronique de la ville de pierres*, *Le Grand Hiver*, *Le crépuscule des Dieux de la steppe*. Avec le roman *Avril brisé* et *Le Pont aux trois arches* est apparu pour la première fois le nom du traducteur - fantôme. On lui demanda même de traduire également des publications politiques et en premier lieu les œuvres d'Enver Hoxha, qu'il ne pouvait refuser, sinon il retournait dans les prisons de jadis. Ainsi s'explique aussi son voyage rocambolesque en Suède en 1979 pour travailler en secret, enfermé dans l'ambassade albanaise, afin de revoir une traduction d'une œuvre d'Enver Hoxha, avec des spécialistes marxistes-léninistes. "Hoxha, moi, je ne l'ai jamais rencontré, - disait Jusuf. Il m'avait fait savoir qu'il avait apprécié mes traductions et dès ce moment-là j'eus l'autorisation d'ajouter mon nom à côté de la traduction".

Eric Faye, romancier français et critique littéraire, était un des proches amis de Jusuf avec qui il travailla à la publication de son livre *Mondes effacés*.

*"Avant de faire la connaissance de Jusuf Vrioni, écrit-il, - j'avais séjourné ou vécu dans plusieurs des lieux où s'est déroulée son existence ; Outre Rome et Paris, Durrës, Tirana et sa ville natale Berat, où un guide nous a montré le dernier pavillon de la résidence de sa famille, transformé en "Musée Historique de la Lutte de la libération nationale ". Ce n'est qu'en avril 1990, alors que je me trouvais à Tirana pour de longs entretiens sur Ismail Kadaré et son œuvre, qu'on me présenta son traducteur, puisque c'est par le biais de ce métier que je découvris « ce jeune homme de soixante-quinze ans" comme je le décris en annexe d'un livre sur l'écrivain albanais". Durant notre rencontre autour d'un café à l'hôtel Dajti de Tirana, je pus m'apercevoir assez vite que j'étais en présence d'un homme et d'un destin hors du commun". Quand il me demanda de l'aider à mettre en ordre ses souvenirs et à les coucher sur le papier, n'ai-je pas hésité plus que le temps de la surprise. L'Europe d'aujourd'hui, l'histoire contemporaine peuvent-elles encore produire des destins aussi fulgurants et déroutants, saccadés et riches que celui de cet homme ? Enfance à la Nabokov, "jeunesse dorée" couplée à des longues études qui ont façonné un esprit apte à interpréter des situations très diverses et à raisonner, débattre dans une foule de disciplines, baigne stalinien à la Soljenitsyne, puis cette lente remontée vers la vie dans un monde qu'il n'avait pas choisi et avec lequel il lui a fallu composer au jour le jour, jusqu'à la reconnaissance, via l'univers de la littérature, mais reconnaissance trop tardive pour être vraiment goûtée, avec l'amertume des années enfuies."*

Un jour, en parlant avec Jusuf de la traduction et du rôle du traducteur dans la bonne transmission des œuvres littéraires écrites dans une langue étrangère, je l'interroge sur le célèbre philosophe et linguiste Georges Steiner, l'auteur d'une des œuvres les plus connues *Après Babel*, dans laquelle il traite en particulier de l'art de la traduction. En tant que journaliste, je lui demande une interview sur la traduction et son expérience personnelle, sans doute la plus riche et la plus approfondie jusqu'à ce jour des traducteurs albanais en langue française. "Et que puis-je te dire...- m'a-t-il répondu avec sa modestie habituelle. Et que sais-je moi de la traduction ?..." Sans doute y a-t-il de nombreuses théories, mais sûrement la plus intéressante est celle dont parle Steiner dans son essai *Après Babel*."

La maîtrise de la traduction de Jusuf est reconnue par tous les critiques littéraires français et albanais. Cela a été souligné plusieurs fois aux Assises européennes de la Traduction Littéraire à Arles, où à côté des traductions des grands auteurs comme Proust, Sarraute, Duras ou Baudelaire, on parle aussi de ses traductions des œuvres de Kadaré. Son talent est récompensé en 1995, par le célèbre prix "Helperine - Kaminsky", remis par la Société des Lettres Françaises fondée par Hugo, Balzac, Dumas et George Sand. Un an plus tard, à Arles également, le maire Michel Vauzelle, ancien ministre de la Justice pendant la présidence de Mitterrand, l'honora du titre de "Citoyen d'honneur" d'Arles. Après sa décoration de chevalier de l'Ordre des Arts et des Lettres, il est décoré de l'Ordre Naim Frashëri, de Chevalier de la Légion d'Honneur, de la Médaille de la Francophonie, et enfin il reçoit "La Plume d'Argent" à Tirana en 1998.

Jusuf était un homme paisible, qui aimait beaucoup la musique, mais pas n'importe quelle musique. Il aimait surtout le jazz, qu'il découvrit et qu'il suivit de près pendant sa jeunesse. Je me souviens de certaines soirées pendant lesquelles Jusuf, d'abord timidement se levait pour danser, mais au bout de quelques minutes il nous émerveillait tous par l'élégance de sa danse. Lors d'un déjeuner chez un ami, Simon Antoine, à Aulnay sous Bois, près de Paris, en entendant un "blues" il se leva et, enivré par la musique, commença à danser. Et bien sûr, nous aussi, les plus jeunes, nous l'imitâmes. Une autre fois, dans le nouvel appartement de la photographe albanaise Ornela Vorpsi, sa danse étonna tout le monde. Jusuf, avec Ornela dans les bras, était grisé et étourdi par la musique.

Mais Jusuf gardait en lui un chagrin: la souffrance de sa mère quand il était en prison et qu'elle était reléguée, ainsi que la tombe profanée de son père, dont les ossements furent jetés dans la rivière de Berat, dans l'année suivant la libération de l'Albanie. Un jour, quand dans *Le Monde* est publié un article de Nicole Zand sur le livre de Bashkim Shehu à la recherche des restes de son père, Mehmet Shehu, Premier ministre albanais assassiné par Hoxha, Jusuf ne manqua pas d'exprimer son mécontentement. Il me dit: "Ecoute, c'est étonnant... Pour les restes d'un criminel qui ordonna de déterrer et de jeter à l'eau les os de mon père, les gens sont touchés, tandis que pour ceux de mon père, personne n'y a jamais pensé" .

Il avait sans doute raison...

\*\*\*

Nous arrivons tard ce soir là à Tirana. Le ministre de la Culture et le vice ministre des Affaires Etrangères accompagnés des membres de la famille et d'une foule de journalistes, nous attendent à l'aéroport. Les voitures se dirigent vers Tirana qui commence à s'assoupir après une journée de bruit et de poussière. Quand nous prenons la rue Naim Frashëri où est sa maison, ses amis Marsel Skëndo, Julien Roche, l'ambassadeur Christman, Pëllumb Xhufi, Sabri Godo, Shahin Vrioni, Thoma Thomai, Zhani Ciko et une foule de gens nous attendent. Nous nous rassemblons tous autour du corps de Jusuf pour partager la douleur commune à travers nos souvenirs, jusqu'à tard dans la nuit. Cet après-midi là, les télévisions et les radios albanaïses ont diffusé l'information du "voyage" de Jusuf Vrioni, avec une interview de Kadaré dans laquelle il dit: "Pour moi, c'est une perte double, d'abord pour la culture albanaïse, ensuite c'est une perte personnelle parce que pendant quarante ans il fut le traducteur de mon œuvre et d'autres écrivains albanaïses."

Le lendemain, le corps de Jusuf Vrioni est exposé dans le grand hall du ministère des Affaires Etrangères. Le Président de la République, le Premier Ministre, les membres du gouvernement, les intellectuels, les chefs des partis politiques, des proches, des amis, de simples admirateurs de sa plume, viennent lui rendre un dernier hommage. A midi, au cimetière de Sharrë, son corps est inhumé dans la tombe de sa mère. Ils se retrouvent après une longue, si longue séparation :

"Je suis arrivé, Maman!"

"Pose ta tête sur mes genoux, mon fils, et repose-toi de ce long voyage !..."

Je ne sais pourquoi juste à ce moment là, quand le cercueil descendait sous terre, m'apparut à nouveau le vol de l'avion projetant sur la mer son ombre géante en forme d'aigle. L'aigle de la légende volait lourdement, lentement et conduisait un voyageur quittant le monde des vivants pour celui des morts.

*"Jusuf le Noble ! Jusuf l'Albanais ! Jusuf le Français! - m'avait écrit Yves Mabin dans sa lettre - Quand nous nous promenions dans Paris la première fois où tu avais été autorisé à y revenir après tant d'années d'interdiction et d'absence, tu m'as dit que tu étais mon "oncle", mais que moi aussi j'étais ton "oncle". En fait, tu étais mon frère. Frère aîné, en sagesse, en expérience douloureuse, mais parfois frère cadet quand tu demandais conseil et que je te voyais si vif, si fringant, éternel jeune homme. Nous étions frères, Jusuf, et les frères savent, vivants, se reconnaître. Et morts, ils savent se retrouver. A bientôt Jusuf".*